

Le déclin de l'empire du Mali

Madina Ly-Tall

Introduction

Après le XIV^e siècle, dominé par la remarquable figure du *mansa* Mūsā, le Mali connaîtra une longue période de déclin graduel¹. Les XV^e et XVI^e siècles seront marqués par un glissement progressif du centre d'intérêt de l'empire vers l'ouest. Le commerce malien, qui, jusqu'ici, se fait avec le monde musulman, sera partiellement tourné vers la côte à partir du milieu du XV^e siècle, alors que le monopole commercial musulman reste intact pour les autres pays du sud du Sahara (Songhay, Kanem, etc.). Ainsi, les marchés de Tombouctou et de Djenné, passés sous le contrôle direct des Songhay, seront remplacés par ceux de Sutuco et de Jamma Sura sur le fleuve Gambie. Cet affaiblissement très sensible des relations avec le monde musulman explique le fait que nous n'avons que très peu d'indications de sources arabes sur cette période. Si Ibn Khaldūn, principale source de la chronologie des *mansa* du Mali, nous a informés jusqu'à la fin du XIV^e siècle, il faudra attendre plus d'un siècle pour avoir, avec la *Description de l'Afrique* de Léon l'Africain², les derniers témoignages arabes sur l'empire du Mali.

1. Ces dernières informations sur le Mali datent de 1393: la rédaction du *Kitāb al-Ibar* est achevée en 1393-1394.

2. Nombre d'indices incitent à la prudence; cet auteur ne semble pas avoir effectivement visité tous les pays qu'il cite.

Cette importance grandissante de l'ouest de l'empire s'explique par la présence portugaise qu'annonce, dès 1415, la prise de Ceuta : les Arabo-Berbères ne sont plus les seuls à faire du commerce avec l'Afrique occidentale. Les relations de voyages des Portugais, et avec elles les sources européennes, prennent le relais des sources arabes sur le Mali, surtout pour les provinces occidentales de la Gambie et de la Casamance. Les relations de Çada Mosto³ et de Diogo Gomes⁴, qui ont tous les deux remonté le fleuve Gambie à un an d'intervalle (1455 et 1456), se complètent. Pour le début du XVI^e siècle, nous avons aussi deux témoignages contemporains : l'*Esmeraldo de situ orbis* de Duarte Pacheco Pereira (1505-1506)⁵ et les précieuses informations de Valentim Fernandes (1506-1507)⁶

Mais la source la plus importante, qui nous montre les dernières lueurs de la puissance et, encore, la renommée du Mali jusque dans le dernier quart du XVI^e siècle, c'est le *Tratado breve dos Rios de Guiné* d'André Alvares d'Almada, Portugais né en Afrique, dans l'île de Santiago du Cap Vert, qui faisait du commerce avec la côte de Guinée.

À côté de ces documents écrits, arabes et européens, il y a les traditions orales, qui nous donnent souvent de précieuses indications malgré le recul du temps. Les chroniques soudanaises du milieu du XVII^e siècle, le *Ta'riḫh al-Sūdān* et le *Ta'riḫh al-Fattāsh*, malgré la position trop partisane de leurs auteurs, sont fort utiles pour la connaissance du Mali après son démembrement. Elles sont complétées pour tout ce qui est des traditions manden (« mandingues »), que ce soient celles de la République de Guinée, de la République du Mali ou de la Gambie. Les détenteurs de la tradition orale de la région de Siguri parlent beaucoup de Niani Mansa Mamudu, qu'Yves Person identifie avec Mansa Mohamed IV⁷. À l'ouest, les traditions des Manden occidentaux sont particulièrement importantes à cause du rôle économique spécial de la province de Gambie dans l'empire manden aux XV^e et XVI^e siècles. Non moins importantes sont les traditions du royaume manden du Gabu (Kaabu).

Les traditions pullo (« peules ») du Fouta Toro et du Fouta-Djalon nous éclairent beaucoup sur les relations entre l'empire manden et l'État pullo du Fouta Toro.

Les sources portugaises encore peu exploitées et des investigations plus profondes sur les traditions permettent d'aborder sous un angle nouveau la période de l'empire manden qui va du XV^e au XVI^e siècle.

Après le XIV^e siècle, on assiste à une intensification des relations du Mali avec l'Afrique du Nord à la suite du célèbre pèlerinage de Mansa Kanku Mūsā à La Mecque. Il s'ensuivra un développement intense à la fois de l'économie et de la culture, développement qui portera le rayonnement du

3. A. Çada Mosto, trad. franç. A. Schefer, 1895.

4. D. Gomes, trad. franç. T. Monod, G. Deval et R. Mauny, 1959.

5. D. Pacheco Pereira, trad. franç. R. Mauny, 1956.

6. V. Fernandes, trad. franç. T. Monod, A. Teixeira da Mota et R. Mauny, 1951.

7. Un premier Mohamed ayant régné de 1305 à 1310, celui qui a attaqué Djenné en 1599 est le quatrième de ce nom.

Mali bien au-delà de ses frontières. Mais l'introduction en force de la culture islamique bouleversera quelque peu les coutumes du pays. Tant que se trouveront à la tête de l'empire des *mansa* énergiques comme Kanku Mūsā ou Sulayman, tout se passera bien, mais, avec leurs successeurs, qui ont moins d'envergure, les intrigues se multiplieront à la cour du Mali. Le XIV^e siècle, au cours duquel le Mali atteindra le faîte de sa puissance, se terminera par un affaiblissement du pouvoir central.

Pendant ce temps se développe, dans le cours inférieur du Niger, une nouvelle puissance qui supplantera celle du Mali dans toutes ses provinces septentrionales : le Songhay.

L'empire du Mali perd le contrôle du commerce transsaharien

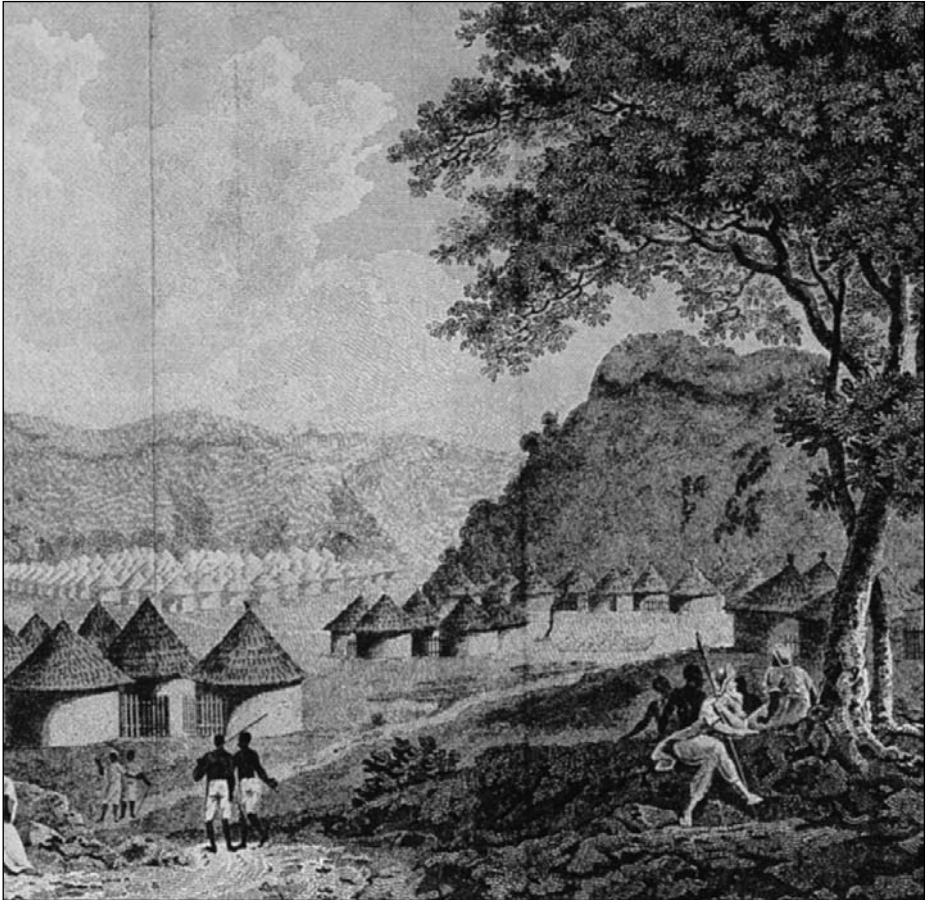
Avant Sonni Ali et les troupes songhay, ce sont d'abord les Touareg et les autres Berbères qui porteront les premiers coups à l'empire manden.

Les Touareg et les Berbères

Au faîte de sa puissance au XIV^e siècle, l'empire manden a sous sa dépendance divers groupes berbères. Si certains, comme les Kel Antasar, les Yantagha, les Madasa (Maddusa) et les Lamtuma (Lemtouna), connaissent déjà dans l'ensemble manden un début de sédentarisation et paient régulièrement tribut aux *mansa* du Mali, d'autres, nomadisant dans l'Air et dans l'Adrar des Ifogha, demeurent très fortement rebelles à l'autorité centrale maninko. Leur soumission ne sera effective qu'à certains moments, sous les règnes de *mansa* comme Kanku Mūsā et Sulayman. Vers 1387, à la mort de Mansa Mūsā II, le Manden connaît une période de crise ouverte par la succession. Les descendants de Sunjata qui constituent la branche aînée de la famille royale tentent de reprendre le pouvoir détenu, depuis l'avènement de Kanku Mūsā, par la branche cadette qui descend de Mande Bori, jeune frère de Sunjata.

Ces luttes entraîneront l'assassinat de deux *mansa* en trois ans et contribueront grandement à l'affaiblissement du pouvoir royal et de l'autorité centrale, notamment dans les régions sahéliennes. À partir du XV^e siècle, les Touareg, qui font de nombreuses incursions contre la ville de Tombouctou, dont ils se rendent maîtres vers 1433, s'emparent aussi de la plupart des villes sahéliennes comme Walata, Nema et peut-être même Gao.

En privant ainsi le Mali de ses anciennes dépendances septentrionales, les Touareg, par cette poussée vers le sud, renforcent leur position et leur rôle dans le commerce transsaharien. Mais cette prééminence militaire dans la région sera de courte durée. L'émergence de l'État songhay avec Sonni Ali portera, à son tour, un coup décisif aux Touareg et expliquera plus tard les conflits idéologiques entre Sonni Ali et l'aristocratie de Tombouctou formée



Une vue de Kamalia, au sud-est de Kangaba, Mali.

Source: Travels in the Interior Districts of Africa...in the years 1795, 1796, 1797 with an Appendix by Major Rennel, de Mungo Park, Londres, W. Bulmer and Co, 1799, 5^e édition (photo Bibliothèque Nationale).



*Le Kama-blon de Kangaba: case des cérémonies septennales.
Vue d'ensemble (photo J. Bazin).
Façade (photo Madina Ly).*

par des savants et des *ulama* venus pour la plupart de la ville berbère de Walata.

La conséquence principale de ces activités militaires touareg et de l'hégémonie songhay sera, pour le Mali, une menace d'étouffement économique. Mais le développement du commerce atlantique, consécutif à l'arrivée des Portugais, lui vaudra un second souffle. Si, jusque-là, l'hinterland joue un rôle capital dans l'empire, les provinces occidentales vont voir leur importance commerciale croître.

Les provinces maliennes de l'Ouest

En dépit de la tentative sans lendemain de navigation dans l'Atlantique sous Mansa Abū Bakr⁸, prédécesseur de Kanku Mūsā sur le trône, les provinces de Sénégambie, et avec elles l'Océan, ne joueront qu'un rôle marginal dans l'orientation géopolitique et commerciale du Mali avant la découverte portugaise. Mais, à partir du XV^e siècle, les souverains du Portugal et du Mali noueront des relations diplomatiques, alors que les relations commerciales sont déjà intenses.

Le commerce

Les *mansa* du Mali resteront maîtres des mines d'or du Bure; les commerçants *wangara* iront, en outre, se procurer le métal jaune jusque dans le pays ashanti. Périodiquement, des caravanes viendront sur la côte échanger l'or contre le cuivre, les cotonnades noires ou bleues, les toiles, les étoffes d'Inde, le fil rouge et même des vêtements ornés d'or et d'argent⁹. Il arrivera souvent aux *wangara* d'avoir plus d'or que les caravelles n'ont apporté de marchandises et de retourner avec le reste. Ce sont, en effet, des négociants très avisés, qui ont leurs balances et leurs poids et qui ne se contentent donc plus de vagues estimations. Ils parviendront ainsi à tirer le maximum de profit de leur or¹⁰.

Très tôt, les Européens utiliseront les possibilités d'échange entre les différentes régions. Ils achèteront des chevaux au Fouta pour les vendre en Gambie. Ce trafic de chevaux, en renforçant les armées manden, entraînera le développement d'un autre commerce, celui des esclaves. En effet, devant la demande croissante de chevaux par les rois du Jolof et les gouverneurs maliens de Gambie, les Portugais qui, de leur côté, implantent de plus en plus de Noirs au Portugal, prendront l'habitude d'échanger les chevaux contre des esclaves (d'un cheval contre huit esclaves au début, ce seront bientôt quinze esclaves pour un cheval). Les rapports commerciaux vont rapidement s'altérer aux dépens des Africains.

8. Pour une utile mise au point sur cette question, voir la contribution de Jean Devisse, chap. 26.

9. D. Pacheco Pereira, trad. franç. R. Mauny, 1956, pp. 69, 73; A. Alvares d'Almada, trad. franç. V. de Santaren, 1842, pp. 26, 27, 29, 43.

10. A. Alvares d'Almada, *op. cit.*, p. 30.

L'intensité du commerce dans ces provinces occidentales de l'empire du Mali se maintiendra jusqu'à la fin du XVI^e siècle. En 1594 encore, le Portugais André Alvares d'Almada pourra écrire: «C'est dans la Gambie qu'on fait le commerce le plus important de toute la Guinée», et la Gambie était encore une province du Mali¹¹.

Mais le commerce n'occupe qu'une couche spécialisée de la population, les *wangara*. La plus grande partie de cette population est constituée de paysans et d'éleveurs.

L'agriculture et l'élevage

Bien arrosées par les pluies et par les cours d'eau, les provinces occidentales du Mali offraient pendant l'hivernage le spectacle de beaux champs de riz, de coton, surtout le long des rives de la Gambie¹². Bénéficiant d'abondantes pluies qui arrosaient tout son cours, ce fleuve majestueux déposait sur ses berges de riches sols alluvionnaires. Ses inondations étaient tellement importantes que les navires qui le remontaient quittaient parfois le lit et se retrouvaient au milieu des arbres¹³. Les forêts-galeries qui longeaient ses berges abritaient une grande quantité de gibier, tandis que, plus loin vers l'intérieur, là où les arbres étaient moins serrés, vivaient d'énormes troupeaux d'éléphants dont les défenses alimentaient le commerce de l'ivoire. Les Manden occidentaux, comme les Manden orientaux, étaient de grands chasseurs et la chasse était inséparable de la religion car, pour être un chasseur réputé, il fallait être un grand connaisseur de la brousse, connaissance assortie de magie. Dans ces provinces occidentales particulièrement humides, l'élevage était associé à l'agriculture. Les paysans étaient en même temps éleveurs, mais on comptait de plus en plus de Fulbe («Peuls») en Gambie et dans le Gabu; ces pasteurs, grâce à l'abondance des pâturages, avaient une tendance à la sédentarisation. Ces communautés fulbe («peules») vont, vers la fin du XV^e siècle, s'organiser et jouer un rôle politique, comme on le verra plus loin.

La place de l'élevage n'était pas négligeable dans l'économie de la région; le commerce des peaux se développera cependant beaucoup plus tard.

La société, ses mœurs chez les Manden occidentaux

La famille reposait sur la filiation matrilineaire. Comme chez les Soninke du Ghana, les enfants étaient rattachés au lignage de leur mère. La répercussion sur le plan politique était la succession matrilineaire. Ainsi, le chef de toute la Gambie, le *farin* Sangoli, était représenté par un de ses neveux à Niomi, près de l'embouchure de la Gambie. En effet, pour les Manden occidentaux, plusieurs attributs du *mansaya* (royauté) étaient liés au sang

11. A. Alvares d'Almada, *op. cit.*, p.35.

12. G. A. Zurara, 1960, trad. franç. L. Bouralon, p.346; A. de Ça da Mosto, trad. franç. A. Schefer, 1895, p. 70.

13. A. Alvares d'Almada, *op. cit.*, p.33.

royal: d'où le choix du neveu pour parer à toute erreur¹⁴. C'est la même explication qu'Al-Bakrī donne de la succession matrilineaire au Ghana. Une fois désigné par le Conseil des anciens, le nouveau *farin* devait, dans certaines régions comme la Casamance, se purifier par une retraite d'un an, pendant laquelle le pays était gouverné par des régents. Ces derniers étaient souvent des généraux du *farin* précédent, mais un au moins devait être de la famille royale¹⁵. C'était là, évidemment, la porte ouverte à des intrigues politiques.

Une autre caractéristique des Manden occidentaux résidait dans leurs croyances religieuses. Ils étaient profondément « animistes »¹⁶. Les chefs d'accusation dans les procès portaient toujours sur la sorcellerie. Presque tous les cas de maladie étaient imputés à cette pratique. L'accusé était déféré auprès du *farin* qui, pour toute preuve, recourait à ce qu'on appelait le « jugement de l'eau rouge » : on faisait boire aux parties de l'eau rougie par des racines de caïlcédrat; celui qui vomissait le premier gagnait le procès; le perdant, qui était, ainsi, reconnu comme sorcier, était ou jeté en pâture aux bêtes, ou réduit en captivité ainsi que tous ses parents¹⁷. C'était évidemment, pour les chefs, un procédé très commode pour se procurer des esclaves.

C'est parmi les chefs que l'on rencontrait le plus de musulmans. Mais ce n'était le plus souvent qu'un islam de façade. Ainsi, en Casamance, le *mansa* musulman avait, avant de s'engager dans une guerre, l'habitude de faire prendre les augures par l'imam lui-même¹⁸. Toujours en Casamance, le chef musulman faisait des offrandes aux morts : il ne buvait jamais du vin ou *dolo* sans en verser quelques gouttes par terre en offrande aux morts. Dans les champs, des pieux barbouillés de farine de riz et de maïs délayée, ou de sang de chèvre, ou de génisse, devaient assurer de bonnes récoltes. Le culte agraire gardait tous ses droits. Plus à l'intérieur, à cheval sur le fleuve Casamance et le Rio Grande, le royaume manden du Gabu resta farouchement attaché à la religion traditionnelle. Au XV^e siècle, le roi relevait encore de l'autorité du pouvoir central de Niani, mais, déjà, il s'était subordonné presque la totalité des provinces manden. Les traditions du Gabu désignent le roi par le terme de *Kaabu mansaba* (le grand roi du Gabu). Il est connu dans les textes portugais sous le nom de *farin Cabo*¹⁹.

Et pourtant, au XVI^e siècle, l'islam a fait beaucoup de progrès dans ces régions²⁰. Un peu partout, sur la côte, circulaient des marabouts qui prohibaient la viande de porc et distribuaient des amulettes. Mais, comme au XIV^e siècle, c'étaient surtout les chefs que les marabouts cherchaient à convertir car, une fois le chef converti, les sujets aussi l'étaient, au moins en

14. A. Alvares d'Almada, 1852, p. 80.

15. *Ibid.*, p. 42.

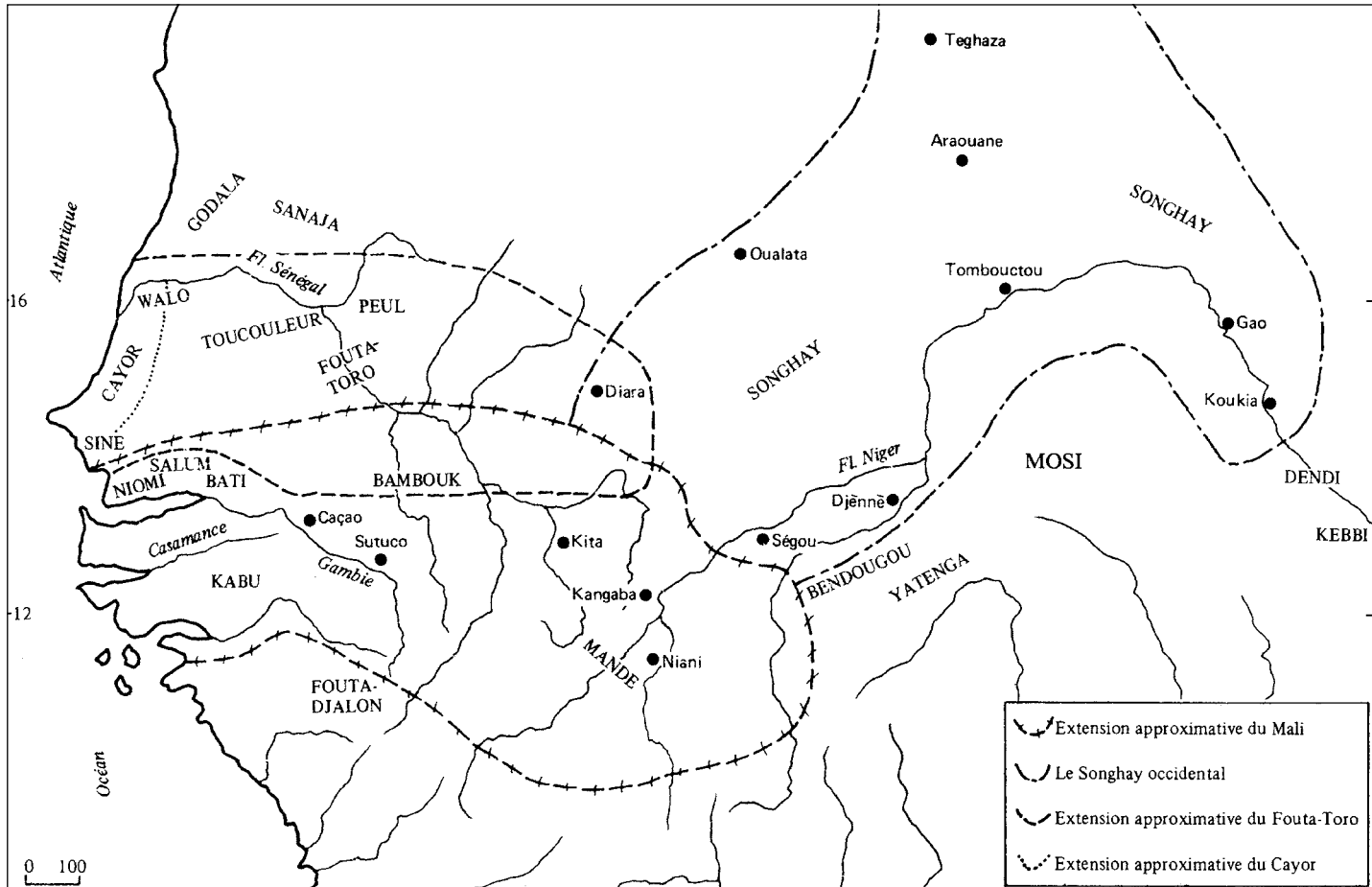
16. A. Ça da Mosto, 1895, p. 70.

17. A. Alvares d'Almada, *op. cit.*, p. 40.

18. *Ibid.*, p. 39.

19. A. Donelha, trad. A. Teixeira da Mota, 1977.

20. Certainement en rapport avec le progrès des Hal Pulaaren, qui supplanteront, dans le Fouta, les Fulbe denianke de religion traditionnelle.



Les États du Soudan au XVI^e siècle (carte Madina Ly).

apparence. Mais cette conversion était tellement superficielle que ces mêmes chefs n'hésitaient pas, à la première occasion, à abandonner leur nouvelle religion pour le christianisme²¹.

Nous voyons donc que la société manden occidentale était confrontée à des réalités nouvelles: infiltration de la culture musulmane et même chrétienne. Ces apports extérieurs ne pouvaient pas ne pas perturber l'équilibre traditionnel. Mais le danger le plus grave n'était pas là; il était plutôt d'ordre militaire. Pendant que les Manden ne pensaient qu'à faire prospérer leur commerce et leur agriculture, une puissance redoutable se formait au nord, celle du Grand Fulo²².

L'émergence des Fulbe: le Mali est menacé dans ses possessions occidentales

Les Tengella: 1490-1512

Depuis le XIII^e siècle, les Fulbe nomades n'ont cessé de s'infiltrer vers le sud, d'abord dans le Fouta-Toro et, de là, vers les grandes étendues de Boundou, du Macina et les plateaux herbeux du Fouta-Djalon. Placés sous la dépendance des chefs locaux au début, ils finirent partout par s'imposer aux populations autochtones et fonder des États puissants. C'est ainsi que va se constituer, sous la direction de Tengella, l'État pullo du Fouta-Toro. Le fils, Koli, est le plus connu.

Koli Tengella est l'un des personnages africains dont l'histoire est entrée dans le domaine de la légende. Les traditions du Fouta-Toro en font un fils de Sunjata Keita; Tengella ne serait que son père adoptif. On ne peut voir dans cette filiation qu'une tentative de la légende de rapprocher ces deux grandes figures de l'histoire du «Moyen Âge» de l'Ouest africain. On peut supposer tout au plus, comme certains l'ont fait, qu'il avait une parenté manden²³.

Les Fulbe Denianke ou Deniankoobe, sous la direction de Tengella et de Koli, vont envahir toute la Sénégambie. L'itinéraire qu'ils ont suivi est encore discuté. Pour certains, ils seraient partis du Fouta-Toro pour se diriger vers le Fouta-Djalon²⁴. Pour d'autres, ils auraient suivi le parcours inverse²⁵. Dans les deux cas, ils ne pouvaient pas ne pas s'affronter avec les Manden²⁶.

21. Voir la conversion spectaculaire du *mansa* du Niomi dans D. Gomes, 1959, trad. franç. T. Monod, G. Duval et R. Mauny, pp. 42-44; voir aussi A. Alvares d'Almada, 1842, p. 25.

22. C'est ainsi qu'on appelait le chef des Fulbe denianke.

23. J. Boulègue, 1968, p. 186.

24. C'est ce que pensent notamment Maurice Delafosse, repris et corrigé, en ce qui concerne les dates, par A. Texeira da Mota, et tous ceux qui se sont inspirés des écrits de ces deux auteurs.

25. J. Boulègue (1968, p. 183) a démontré, au contraire, que la progression des Fulbe s'est faite du Fouta-Djalon vers le Fouta-Toro.

26. Peut-être est-ce en référence à la généalogie de Koli Tengella que la correspondance Ba Keita s'établit entre les deux clans (Fulbe et Manden).

Les guerres entre les Deniankoobe et le *mansa* du Mali ne sont pas datées avec précision. Elles se situent entre 1481 et 1514. Les armées pullo (« peules ») ont laissé un souvenir vivant dans les traditions du pays — André Alvares d'Almada, près d'un siècle après, a entendu parler du grand nombre de leurs cavaliers. Aussi bien les traditions des pays traversés que celles des Fulbe mettent l'accent sur le grand nombre des guerriers et des troupeaux, ce qui montre bien que Koli Tengella ne fit pas seulement la conquête du Fouta mais s'y installa, attiré par la fertilité du pays.

L'autorité du Mali, qui s'exerçait jusqu'ici essentiellement sur les contreforts du Fouta-Djalon, y sera nulle, reculant ainsi plus au nord, vers la Gambie et la Casamance, les communications du Mali avec les provinces occidentales²⁷. Nous assistons donc, à partir de la fin du XV^e siècle et au début du XVI^e, à un rétrécissement du couloir qui reliait le Mali occidental au Mali oriental. Les commerçants manden envoyés par le *mansa* du Mali vendre de l'or au marché de Sutuco, en Gambie, n'étaient plus en sécurité. Ils étaient obligés de faire de nombreux détours, ce qui prolongeait jusqu'à six mois la durée de leur voyage²⁸.

Les armées de Koli Tengella et celles de son père, grossies de renforts reçus de tous les îlots fulbe (notamment du Macina), déferleront donc vers le Boundou, et de là vers le Fouta-Toro²⁹. Elles traverseront le fleuve Gambie à un endroit qui s'appellera, à cause de cela, « passage des Fulbe ». Pour donner une idée de leur nombre, les traditions orales rapportent que, pour combler le fleuve large d'une lieue, chaque soldat n'a pas eu à porter plus d'une pierre. Après le Boundou, le père et le fils se sépareront : Tengella se dirigera vers le royaume de Jara (« Diara ») tandis que Koli commencera la conquête du Fouta-Toro.

La conquête du royaume de Jara

Nous avons vu que, dès les premières années du XVI^e siècle (1500-1501), le royaume de Jara est tombé entre les mains des Songhay. L'*askia* Mohamed volera au secours de son frère Omar Komzagho en difficulté dans le royaume manden de Jara, et y vaincra le représentant du *mansa*. L'*askia* restera longtemps dans la région pour la « pacifier » et l'organiser sur des bases nouvelles³⁰.

Mais la paix sera de courte durée, car les armées pullo, déjà en mouvement, ne tarderont pas à faire irruption dans le royaume de Jara. Le frère de l'*askia* devra y aller encore en campagne. Il sera plus heureux que contre les Manden, car Tengella sera vaincu et tué en 1511-1512 d'après le *Ta'riḳh al-Sūdān*³¹, en 1512-1513 selon le *Ta'riḳh al-Fattāsh*³².

27. Y. Person dans H. Deschamp. (dir. publ.), 1970, p. 287.

28. A. Alvares d'Almada, trad. V. de Santarem, 1842, pp. 30-31.

29. J. Boulègue, 1968, p. 186 à 189.

30. Al-Sa'adi, trad. franç. O. Houdas, 1964, pp. 124-125.

31. Al-Sa'adi, *op. cit.*, p. 127.

32. M. Katī, trad. franç. O. Houdas et M. Delafosse, 1964, p. 127.

Les Songhay viennent de démontrer une fois de plus à quel point ils tiennent au royaume de Jara, qui leur permet d'avoir un droit de regard sur les mines du Bambouk. Koli n'insistera pas, il se dirigera vers le Fouta-Toro³³.

La conquête du Fouta-Toro et du Jolof

Le Fouta était encore marqué par l'administration manden. Les différents *farin* qui devaient dépendre du roi de Jara quand ce dernier était sous l'autorité du *mansa* du Mali se sont plus ou moins émancipés à la faveur de l'annexion du royaume de Jara par les Songhay.

Koli dut lutter contre de petits chefs locaux divisés, ce qui lui facilita singulièrement la tâche. Il fixa sa capitale à Anyam-Godo. De là, il mena différentes attaques contre l'empire du Jolof dont plusieurs territoires furent conquis. Selon les traditions recueillies par Raffeneil en 1846, Koli « devint bientôt la terreur de tous les peuples voisins, et notamment des Ouolof, qu'il défit en plusieurs batailles. Il ajouta les belles contrées qu'ils occupaient à ses conquêtes sur les Maures, et les Ouolof n'auront plus dès lors en propriété que les terres du Sud éloignées du fleuve et de ses affluents³⁴ ». La souveraineté du Fouta sur le Jolof se maintint jusque dans la première moitié du XVIII^e siècle.

Le Mali a été ainsi amputé de ses possessions occidentales par celui que les Portugais appelaient de façon imprécise le « Grand Fulo », c'est-à-dire le *silatigi* Fouta. Malgré cela, l'autorité du *Manden mansa* (empereur du Mali) se maintint de la Gambie à la Casamance jusqu'à la fin du XVI^e siècle, d'après ce qui ressort du témoignage d'André Alvares d'Almada. Le *mansa* du Mali était connu et obéi à une distance de plus de trois cents lieues de Sutuco. Il passa dans les croyances populaires pour le souverain de tous les Noirs. Les habitants d'El Mina l'appelaient le grand éléphant. Mais c'était un éléphant déjà très atteint par l'âge.

La fin de l'empire du Mali

Le vieil empire, attaqué à l'est et à l'ouest, aura à faire face à une autre menace qui, bien qu'étant très voilée, n'en sera pas moins dangereuse : l'ingérence portugaise dans la vie politique de l'Ouest africain.

Le Mali et les Portugais : Mansa Maḥmud II et Mansa Maḥmud III

Après les premiers contacts avec l'Afrique noire, marqués par une violence particulière, les Portugais seront amenés, devant la ferme volonté de résistance des populations côtières, à changer de politique : ils vont s'atteler

33. Al-Sa'adi, *op. cit.*, p. 127.

34. A. Raffeneil, 1846, pp. 317-318.

d'avantage à gagner la confiance des souverains locaux³⁵. De nombreuses missions diplomatiques sont envoyées par les rois du Portugal à leurs homologues de l'Ouest africain. Ainsi, entre 1481 et 1495, Jean II du Portugal enverra des ambassades auprès du roi du Fouta, de Tombouctou *koi* et du *mansa* du Mali.

C'est une double ambassade qui est envoyée au Mali, ce qui montre l'importance que le roi du Portugal attache à ce pays. La première est partie par la Gambie, la seconde du fort d'El-Mina. Le *mansa* qui le reçoit s'appelle Maḥmud. Il est le fils de Mansa Wulen, lui-même fils de Mansa Mūsā³⁶. Le Mali est déjà aux prises avec les Fulbe Denianke, mais sa puissance est encore grande. Dans une lettre envoyée au roi du Portugal, Mansa Maḥmud III estime que sa puissance n'est comparable qu'à celle de quatre sultans : ceux du Yémen, de Bagdad, du Caire et du Takrūr³⁷. En 1534, c'est Mansa Maḥmud III qui reçoit une mission portugaise envoyée par João de Barbos, représentant du roi du Portugal au fort d'El-Mina. Elle doit négocier avec le souverain manden différentes affaires relatives au commerce sur le fleuve Gambie.

Mais les Portugais ont déjà commencé à s'immiscer dans les conflits intérieurs des pays côtiers. Ainsi, vers 1482, Bemoy, régent sur le trône de Jolof, bénéficiera de l'aide militaire du roi du Portugal contre les héritiers légitimes. De plus, les missions « d'amitié » sont autant de sources de renseignements sur la situation intérieure du vieil empire.

Une autre politique des Portugais sera de favoriser, par le commerce, les petits chefs côtiers et de les amener ainsi à s'émanciper de la tutelle du *Mandé mansa*. C'est ce qui se passera dans le royaume du Salum.

Le Mali et le royaume du Salum

Fondé vraisemblablement à la fin du XV^e siècle par le roi du Sin Mbegan Ndur, le Salum connaîtra une grande extension au XV^e siècle. Vers 1566, il occupait tout le nord du fleuve Gambie et une grande partie du Sinn. Il est doté de structures administratives et militaires très solides qui font de lui l'une des chefferies les plus puissantes de la province de Gambie³⁸. L'efficacité de son organisation militaire frappera particulièrement le négociant portugais André Alvares d'Almada. Deux capitaines généraux, les « jagarafes » ou *jaraf*, coiffent tous les chefs de village appelés *jagodi*. Quand le roi veut lever une armée, il n'a qu'à prévenir les deux jagarafes qui transmettent ses ordres aux jagodims, et chacun assemble ses gens, de sorte qu'en peu de temps il réunit une nombreuse armée qui compte un grand nombre de cavaliers, montés sur des chevaux achetés des Foulos et des Maures », nous dit André Alvares d'Almada³⁹.

35. Ce fut une véritable chasse à l'homme ; voir M. Ly-Tall, 1977, p. 17.

36. Notons la fréquence des prénoms Maḥmud, Wulen, Mūsā ; l'homonymie était une chose très courante dans la famille royale du Mali.

37. Mansa Maḥmud II a dû céder à la tentation d'exagérer un peu sa puissance.

38. A. Alvares d'Almada, 1842, p. 26.

39. A. Alvares d'Almada, *op. cit.*, p. 23.

Le royaume de Salum finira par s'émanciper de la tutelle de la Gambie et même par annexer plusieurs des petites chefferies qui, le long du fleuve, constituent ce royaume. Au début du XVII^e siècle (1620-1624), l'Anglais Richard Jobson n'entendra plus parler dans ces régions de royaume de Gambie. À la place de cette importante province du Mali, il y aura trois royaumes: le Salum, le Wuli et le Canter⁴⁰.

Ce qui reste du vieil empire du Mali vient de perdre sa seule fenêtre sur le monde extérieur. Dans un dernier sursaut, le *mansa* Mali tentera de reprendre pied dans le delta central du Niger en 1599. Ce sera le chant du cygne.

Dernier sursaut du Mali: échec de Mansa Maḥmud IV devant Djenné en 1599

Mansa Maḥmud IV essaie de profiter de la situation de troubles créée dans le delta du Niger par l'occupation marocaine. Fort de l'appui de la plupart des chefs locaux bamana (bambara) et fulbe («peuls») — le *kala chaa* Boka, Hamadi, *kala amina* du Macina, les chefs de canton de Farko et d'Oma —, il marche sur Djenné.

Mais il sera trahi par le *kala chaa* qui, s'apercevant que les deux capitaines généraux du *mansa*, le *zangar zuma* et le *farān-sura* étaient absents, a préféré se ranger du côté des Marocains. Sans cette trahison, le *mansa* du Mali aurait peut-être réussi la reconquête de Djenné. En tout cas, quand les renforts marocains arriveront dans la ville, ils seront impressionnés par l'armée de l'empereur du Mali, «dont les troupes étaient si considérables qu'elles s'étendaient jusqu'au bras du fleuve dans lequel les barques devaient passer pour se rendre à la ville⁴¹».

Grâce aux conseils judicieux du *kala chaa*, les Marocains, après une violente fusillade, viendront à bout de l'armée manden. Mais, même vaincu, le *mansa* aura droit aux honneurs: le *kala chaa* et le *sorya mohamed*, «l'ayant rejoint en lieu sûr, le saluèrent comme sultan et ôtèrent leurs bonnets pour lui rendre honneur ainsi que c'était leur coutume⁴²». L'ultime tentative de Mansa Maḥmud pour contrôler de nouveau la grande métropole commerciale de l'Afrique de l'Ouest se soldera donc par un échec. Les provinces qui sont encore sous la dépendance du *mansa* du Mali s'émanciperont une à une. Cet émiettement donnera naissance à cinq petits royaumes selon Al-Sa'adi⁴³.

Ce sont les Bamana qui profiteront de l'effondrement du Mali. Sous la dépendance du *mansa* du Mali jusqu'au début du XVII^e siècle, ils se sont déjà constitués en noyaux assez importants dans le royaume de Jara et le delta intérieur du Niger. Ces noyaux seront renforcés, pendant tout le XVII^e siècle,

40. J. Boulégue, 1968, p. 238; A. Donelha (trad. A. Teixeira da Mota, 1977) nous révèle l'existence du royaume du Gabu (*farin Cabo*). Il semble bien qu'après 1600 ce royaume manden ait été le plus grand ensemble de la Sénégalie.

41. Al-Sa'adi, 1964, p. 279.

42. *Ibid.*, p. 279.

43. *Ibid.*, p. 21.

par de fortes migrations dont les plus importantes sont celles dirigées par les deux frères Baramangolo et Niangolo et qui seront à la base de la fondation des royaumes bamana de Ségou et du Kaarta.

Le Mali, réduit au royaume du Manden, ne compte plus que les régions de Kaaba, de Kita, du Joma et du Jumawanya⁴⁴.

Conclusion générale

L'empire du Mali a connu une longue période de déclin politique. Amputé de ses provinces septentrionales dans la première moitié du XV^e siècle au profit des Touareg puis du Songhay, il se maintiendra à côté de ce nouvel État jusqu'à la fin du XVI^e siècle grâce au dynamisme économique de ses provinces occidentales. La vitalité des *wangara* et des *jula* sera, dès les XV^e et XVI^e siècles, une période de rayonnement culturel et commercial. Les Européens qui ont visité le Mali occidental nous ont laissé l'image de structures politiques, économiques et sociales solides.

Sur le plan administratif, le *mansa* du Mali était représenté par un *farin* dont dépendaient de nombreux chefs de village : le *njoni mansa*, le *bati mansa*, le *casa mansa*, etc. Au milieu du XV^e siècle, il s'appelait Sangoli et résidait à dix jours de marche au sud-est du village de Batimansa⁴⁵. Certains de ses chefs de village étaient des esclaves attachés à la famille royale. La succession y était en général matrilineaire ; ainsi Diogo Gomes nous dit que Frangazik, chef d'un village proche de l'embouchure de la Gambie, était le neveu du *fařen* (*farin*) Sangoli⁴⁶. Mais, au XVI^e siècle, avec la conversion à l'islam de certains *mansa* locaux, on assiste à l'introduction de la succession de père en fils. Le Gabu va s'affirmer, à partir du XVI^e siècle, comme royaume indépendant et imposer sa domination à l'ensemble des pays de la Sénégambie⁴⁷.

Le *fařen* avait une suite nombreuse dont beaucoup d'esclaves. Pour le saluer, les esclaves devaient se déshabiller ; les hommes libres quittaient leurs armes et se mettaient à genoux face à terre.

Des fonctionnaires, les *farba*, sillonnaient les villages pour percevoir les impôts, source principale de revenus des *mansa*.

Arrosées par les fleuves Gambie et Casamance, ces régions abondaient en produits agricoles. Toutes les sources portugaises des XV^e et XVI^e siècles parlent de beaux champs de coton, des vastes rizières et des belles forêts des royaumes de Gambie et de Casamance. Mais l'activité économique la plus importante y était le commerce. De l'embouchure de la Gambie, le sel était acheminé vers l'intérieur où il était troqué contre de l'or. Le commerce a donné naissance à des villes, marchés très importants le long du fleuve Gambie : Sutuco, Jamna Sura, fréquentées par les négociants portugais qui

44. A. Y. Person, dans H. Deschamp. (dir. publ.), 1970, p. 283.

45. A. Ça da Mosto, trad. franç. et éd. G. R. Crone, 1937, p. 67.

46. D. Gomes, trad. franç. T. Monod, G. Duval et R. Mauny, 1959, p. 34.

47. A. Alvares d'Almada, trad. franç. V. de Santaren, 1842, p. 8 ; A. Donelha, trad. franç. A. Teixeira da Mota, 1977, pp. 119-120.

y vendaient des chevaux, du vin, des toiles de Bretagne, des verroteries, des perles, des clous, des bracelets. Les marchands manden qu'ils y rencontraient les ont impressionnés par l'expérience qu'ils avaient du commerce⁴⁸. Le commerce de l'or rapportait des bénéfices considérables. Il a donné naissance à une couche de riches négociants, les *wangara*. Ces précurseurs des *jula* (« dioulas ») joueront un rôle très important dans la diffusion de la culture manden, singulièrement vers les régions forestières du Sud (Côte d'Ivoire, Ghana, Guinée).

Aux XV^e et XVI^e siècles, l'influence de l'islam demeure faible à l'ouest⁴⁹. Diego Gomes rencontrera bien à la cour du *nioni mansa* un marabout originaire des provinces orientales du Mali, mais son influence est si faible que le voyageur portugais n'aura pas de mal à convaincre le *mansa* de se convertir au christianisme⁵⁰. C'est seulement à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle que l'islam commencera à pénétrer profondément le royaume de Gambie. Les chefs sont souvent musulmans mais ils n'en gardent pas moins les croyances « animistes ». Le Gabu sera le bastion de la religion traditionnelle en Sénégal. Il barrera la route aux musulmans, aussi bien fulbe que soninke, jusqu'au XIX^e siècle⁵¹.

Avec l'amoindrissement du commerce de l'or, les Manden se replieront vers le sud, attirés par le commerce de la cola⁵². La fin du XVI^e siècle verra de nombreuses migrations de Manden vers le sud et le sud-est⁵³. Ils y fonderont des villages le long des routes de la cola. C'est sur ces noyaux que Samori Touré s'appuiera au XIX^e siècle pour bâtir son empire.

48. A. Alvares d'Almada, *op.cit.*, p.29. Ils se servaient de balances pour peser leur or et maniaient parfaitement les poids.

49. Les habitants de la Gambie étaient « animistes » dans leur majorité. Voir J. Barros, trad. franç., et éd. G. R. Crone, 1937, p.70.

50. D. Gomes, trad. franç. T. Monod, G. Duval et R. Mauny, 1959, pp.42-44.

51. A. Alvares d'Almada, trad. franç. V. de Santaren, 1842, p.28. Nombreuses études sur les traditions orales du Gabu: voir communications de S. M. Cissoko et de M. Sidibé au Congrès mandingue de Londres, 1972.

52. Une régression du commerce de l'or a accompagné l'intensification du commerce des esclaves sur la côte.

53. Y. Person, dans H. Deschamps (dir. publ.), 1970, p.284.